

La vie du peuple bassa (Cameroun)

Tome premier

Origines. Etat économique et politique avant la conquête européenne



Sonda Yi

Sonda Yi

La vie du peuple bassa (Cameroun) – Tome 1

Origines. État économique et politique avant la conquête européenne

© Sonda Yi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8293-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Mes filles,

Vous êtes trop occupées aujourd'hui à faire comme les autres, à découvrir le monde autour de vous, à user et abuser des facilités que vous procure la culture occidentale, et c'est bien pour vous. Mais un jour, je sais que vous serez confrontées à des interrogations, pour savoir d'où vous venez, et qui vous êtes réellement. Je vous ai appris quelques bribes de grammaire et des chansons basaa ; je vous ai parlé de temps en temps dans la langue maternelle ; je vous ai ramené à grands frais, régulièrement, dans votre patrie d'origine ; hélas, seul dans un pays étranger, je n'ai pas pu éveiller en vous cet engouement pour notre culture et notre patrimoine basaa. Le plus grand échec que je retiens amèrement dans votre éducation, c'est de n'avoir pas su trouver le fil conducteur qui aurait fait de vous de véritables Basaa, parlant le basaa comme moi, comme mon père, comme mes ancêtres.

Néanmoins, la couleur de votre peau, votre façon d'être et de parler, et plus tard, vos souvenirs quand je ne serai plus là, vous pousseront un jour à vouloir savoir qui vous êtes réellement. Vous subirez même, malheureusement, quelquefois des rejets subtils, parfois même violents, qui susciteront en vous une quête de vos origines. Alors, au lieu de scander des slogans creux du style « je suis fière d'être Basaa », j'ai pensé qu'il faudrait vous munir de ce petit bréviaire qui vous servira de boussole chaque fois qu'il vous prendra l'envie de savoir ce que furent jadis vos aïeux, dont vous portez tout au moins les gènes et le patronyme. Vous saurez alors ce que furent leurs craintes, leurs espoirs, leurs forces et leurs faiblesses, et ce qui les fit disparaître comme peuple. Peut-être cela vous aidera à surmonter certaines épreuves, à réfuter certaines thèses faciles qui circulent déjà dans un monde où les ragots de toutes sortes s'éparpillent sans critique à travers la vaste toile de l'internet. Une parmi vous, ou vos descendants, voudra même peut-être creuser davantage dans le passé, pour éclairer encore mieux quelques points ou des pans entiers de la culture basaa que ce mémoire ne couvre pas, ou n'aborde qu'imparfaitement.

En vous laissant ce bréviaire, je ne me fixe pas pour objectif de vous rendre fières d'être basaa, car comme je l'ai dit, vous ne l'êtes qu'imparfaitement à l'heure actuelle, et ne le serez peut-être jamais entièrement. Mais je voudrais

vous léguer ce mémoire qui vous serve de guide, que vous consulterez de temps en temps, pour comprendre, discerner le vrai du faux, afin de vous faire votre propre opinion. Ainsi conçu, ce mémoire, qui répond aux questions que vous m'avez souvent posées, et anticipe la plupart des autres que nous n'avons pas eu le temps d'aborder, vous permettra de poursuivre avec moi ce dialogue que j'ai toujours voulu maintenir avec vous, afin que se tissent et se renforcent entre nous ces liens solides qui dureront toujours, comme cette gluante colle qui me lie à mes ancêtres.

Ailleurs, le 28 juin 2019

Prolégomènes

Cet ouvrage part d'un constat pour le moins curieux : la plupart des Basaa qui liront ces lignes ont eu, des années durant, une matière dans leur programme dénommée Histoire avec un H majuscule. Ils y ont ingurgité à grande profusion de détails l'Histoire de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie, et même un peu celle de l'Afrique. J'insiste sur « un peu » car même en matière de leur propre Histoire, et à l'image de l'économie, au Cameroun en tout cas, les Africains sont habitués à se contenter de la portion congrue. Comme tous ceux qui ont appris l'Histoire dans nos écoles, fort est de constater que plus on se rapproche de chez nous, sur le double plan spatial et temporel, et que notre soif de connaissances s'aiguise, plus les leçons d'Histoire deviennent sommaires, insipides et parcimonieuses, un peu comme ces mystérieux ruisseaux de nos forêts qui se perdent dans des marécages à l'approche de leur embouchure, et que l'on n'aperçoit pratiquement plus lorsqu'ils rejoignent le fleuve dont ils sont tributaires sous forme de rivière souterraine.

C'est un lieu commun d'affirmer que dès que le jeune Basaa entre à l'école, il entame un voyage à l'étranger dont le plus souvent il ne revient jamais. Certes, il va le plus souvent à l'école dans son village même. Il habite encore chez ses parents. Il consomme la même nourriture et rencontre les mêmes personnes qu'autrefois. Mais une fois à l'école, s'ouvre à lui un monde que tout oppose à celui qu'il laisse derrière lui en franchissant le seuil de la concession scolaire ; presque tout oppose le monde scolaire, avec sa langue étrangère, ses manières et ses contraintes, au monde de son village qu'il rejoint chaque soir après les classes. À l'école, on lui enseigne des choses nouvelles dans une langue étrangère dont il ne saisit dans un premier temps que des bribes. Quand sonne l'heure d'apprendre l'Histoire de son pays, on lui apprend que dans l'Antiquité le navigateur carthaginois Hannon a baptisé le Mont Cameroun « char des dieux », puis plus de mille années vierges s'écoulaient, en attendant que les Portugais découvrent l'estuaire du fleuve Wouri, qu'ils baptisent « *Rio dos camaroes* », d'où provient le nom Cameroun. Pour sa propre Histoire de jeune homme ou jeune fille basaa vivant dans son pays, absolument rien. Il a une idée de l'Histoire de pratiquement tout le monde, sauf la sienne. On lui apprend, en fait, peut-être sans faire exprès, à devenir quelqu'un d'autre. Ne lui demandez pas, des années après, de vous raconter comment vivaient ses ancêtres naguère :

il ne le sait pas, personne ne le lui a appris. Depuis son entrée à l'école, il se peut même qu'il ait perdu l'usage et la maîtrise de la langue de ses ancêtres. C'est à l'aune de cette acculturation que se mesure en effet le « succès » de notre enseignement. On lui apprend à l'école à mépriser et à avoir honte de sa langue, ayant peur de se faire traiter de « villageois », synonyme de rustre mal dégrossi, et de recevoir une râclée de son instituteur ou son institutrice, s'il est surpris en train de s'exprimer dans sa langue, dans son propre village. Voilà le bilan concret des progrès de la scolarisation dans nos villages. Je ne parle même pas de l'école en ville, où la machine d'acculturation tourne à plein régime, cette fois-ci vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Ainsi, pas un mot n'est dit dans nos livres d'Histoire sur nos origines. En fait, il s'agit de leçons d'histoire hors sol, que l'on apprend parce qu'il le faut pour avoir une bonne note et obtenir son diplôme, mais c'est une Histoire sans enracinement véritable ni dans notre passé, ni dans notre vécu quotidien. « Aucun livre, aucun maître ne nous a appris comment nous sommes devenus Camerounais ni qui étaient les premiers groupes humains installés sur le territoire¹ », constate amèrement Simon Tedga dans son récit autobiographique. Il n'est pas le seul. Et pourtant, cette question mérite qu'on s'y intéresse : comment vivaient nos ancêtres autrefois ? Quelles étaient leur mode de pensée et leur vision du monde ? Y a-t-il eu une rupture ou une continuité avec notre société actuelle ?

1. L'Histoire précoloniale, notre trou noir

Joseph Ki-Zerbo, cet illustre doyen et pionnier de l'écriture de l'histoire africaine, natif de l'actuel Burkina Faso, remarque d'ailleurs, non sans humour, ce peu de cas qui est fait de l'histoire précoloniale : « Que de livres d'histoire de l'Afrique qui accordent généreusement un dixième de leurs pages à l'histoire précoloniale, sous prétexte qu'on la connaît mal ! Si bien que l'on saute à pieds joints des « siècles obscurs » à tel prestigieux explorateur ou proconsul, démiurge providentiel, et *deus ex machina* à partir duquel commence la vraie histoire². » Sur ce plan, le Basaa n'est pas victime d'une quelconque discrimination de la part des concepteurs de nos programmes scolaires, puisque l'absence de toute référence à l'histoire des peuples qui composent le Cameroun et de l'Afrique est un constat général.

Cette occultation de l'histoire précoloniale des peuples qui composent l'Etat du Cameroun, qu'on peut par ailleurs rencontrer dans la plupart des Etats modernes de l'Afrique, est-elle une entreprise délibérée d'effacement administratif des identités précoloniales ? Possible, mais ceci n'est pas le sujet de cet ouvrage. Ce que je peux constater en revanche avec force, c'est que les identités coloniales qui se sont superposées au socle séculaire de nos identités véritables, semblent aujourd'hui plus coriaces. Beaucoup d'observateurs de la scène politique camerounaise n'ont pas manqué de constater, avec étonnement et amertume, l'existence, et la persistance même, du conflit entre l'identité coloniale anglophone et son pendant francophone, qui déchire notre pays depuis la décolonisation. Depuis quand, dans un pays où la plupart des adultes s'expriment encore premièrement dans la langue de leurs ancêtres, depuis quand, disent-ils, existe-t-il des anglophones et des francophones au Cameroun ? Être francophone ou anglophone fait-il partie des signes identitaires africains ? Qui sommes-nous, en réalité ? Où nous mène actuellement la barque branlante de notre histoire ?

Beaucoup de nos intellectuels semblent fort bien s'accommoder de ce vide autour de notre propre Histoire, et là encore, le Cameroun n'est pas un cas isolé. Il semble aujourd'hui généralement admis, plus de six décennies après la décolonisation, que se pencher sur l'Histoire des peuples qui composent nos Etats est, au mieux, une perte de temps, car les intellectuels doivent se consacrer en priorité à la construction de la nation ; au pire, une telle entreprise revêt des relents subversifs, car le concept ethnique en Afrique est toxique, clivant et « divisionniste », pour employer un adjectif cher à certains régimes despotiques. Les Etats post-coloniaux se retrouvent souvent devant un dilemme, lorsqu'il s'agit d'écrire leur propre Histoire, car en vérité, un regard impartial sur ces pays neufs conviendra facilement que ces pays n'ont pas d'Histoire étatique précoloniale. Créatures de la colonisation, ils n'existaient pas avant l'arrivée des Européens. Si l'on veut donc écrire un roman national, la logique de l'entreprise contraindra les historiens de ces Etats à ne couvrir que la période de l'existence de ces derniers. Une histoire étriquée, très partielle, et parfois aussi bien partielle, car écrite par les vainqueurs de la lutte pour l'indépendance. L'Histoire précoloniale du Cameroun ne peut être qu'une histoire des peuples qui composent l'Etat moderne du Cameroun, et là est la difficulté politique et culturelle.

Il convient de souligner que quiconque s'intéresse à une ethnie particulière, au

Cameroun comme ailleurs en Afrique, doit manier le concept avec précaution, car le danger du tribalisme et ses débordements est bien réel. Mais garder le voile noir sur notre propre passé, sous prétexte que cela est politiquement correct et favorise l'éclosion de l'Etat national, n'équivaut-il pas à un déni d'identité ? Dans nos manuels d'Histoire, tout le monde a appris que l'acte de naissance du Cameroun a été dressé le 12 juillet 1884, quand Gustav Nachtigal hisse le drapeau allemand sur le plateau de Joss, dans la ville actuelle de Douala. Les plus intrépides passages sur notre Histoire avant la colonisation allemande nous renseignent aussi que nous avons été victimes de l'esclavage, ou encore que les Portugais, admirant les bancs de crevettes sur le fleuve Wouri, nous ont « découvert » et ont donné au pays son nom. Certains disent même, pour gonfler notre fierté nationale, que le Carthaginois Hannon a navigué le long de nos côtes dans l'Antiquité, baptisant le mont Cameroun du nom de Char des Dieux. Honneur donc à nos crevettes et notre gigantesque montagne, « *Mongo ma Loba* » en langue *bakweri*. Mais qui croit sérieusement qu'un jeune Camerounais prenant connaissance du témoignage de Hannon ou des bancs de crevettes sur un fleuve s'en trouve plus instruit sur ses origines ? Quid des habitants de cette côte camerounaise au moment de ces « découvertes » ? Qui étaient-ils, et comment vivaient-ils ? Ce passé ne mérite-t-il pas qu'on s'y penche un peu ?

On ne saurait insister assez sur l'urgence d'entreprendre une telle aventure, aussi modeste et compliquée soit-elle, vers la découverte de notre passé. On ne va pas ressasser ici les difficultés liées à l'écriture de l'Histoire d'un peuple sans écriture et sans calendrier. Beaucoup a été dit. Dans bien des aspects, il se fait même déjà tard. En ce qui concerne les Basaa, qui font l'objet de cet ouvrage, les traces physiques de l'existence de nos ancêtres disparaissent très vite, du fait de l'inexorable travail de démolissement de toute œuvre humaine par la forêt dense et son climat équatorial. Cent-quarante ans après la pénétration européenne dans notre territoire, la tradition orale se déforme également, perdant de sa pureté ancestrale. De nouvelles légendes importées du répertoire européen et chrétien viennent se greffer aux anciens mythes, et avec le temps qui passe, il deviendra de plus en plus difficile de démêler la tradition originelle des ajouts étrangers, d'autant plus qu'aujourd'hui tout un tissu de légendes nouvelles reçoit de la part de nos élites une onction pseudo-scientifique. Ainsi en est-il de nos origines prétendument égyptiennes, ou d'une diaspora basaa en Afrique, dont il sera question plus loin.

2. L'urgence de revitaliser nos langues nationales

Il nous faut donc nous approprier notre propre Histoire, et le faire vite. À l'urgence de l'entreprise, il convient d'ajouter la méthode. Une Histoire des Basaa, écrite par un Basaa et pour les Basaa, ne saurait normalement être écrite dans une langue étrangère. Si nous renonçons à prouver au monde notre capacité à maîtriser la langue de l'autre - entreprise futile mais qui a si longtemps préoccupé nos penseurs ; si notre ambition est de nous découvrir nous-mêmes, et de léguer à nos enfants un tableau critique et sans compromis de notre passé, pourquoi ne le ferions-nous pas, pendant qu'on y est, en basaa, la seule langue qui soit la nôtre ? N'est-ce pas ce que font tous les écrivains, y compris nos anciens maîtres blancs ? J'ai été très marqué, en lisant quelques passages introductifs de cet ouvrage en basaa à un public non lettré de mon village - une foule de petites gens auxquelles d'ordinaire on ne prête jamais une quelconque conscience historique - de l'extrême concentration mêlée d'enthousiasme avec lesquelles ils entendaient pour la première fois quelqu'un leur parler de leur propre Histoire en leur langue.

Dans un pays où l'école rime encore avec la langue française, l'idée d'un livre d'histoire en langue basaa est tout simplement révolutionnaire. Dans certains milieux, elle prêterait à sourire. Il faut en effet savoir qu'un oncle ou un vieux catéchiste qui lit la bible en langue basaa, aussi couramment qu'il puisse le faire, ne saura jamais passer dans notre société pour un lettré, car il lui manque l'essentiel, la maîtrise de la langue du colonisateur. Cependant, un enfant qui a passé une ou deux années sur les bancs de l'école, et qui peut baragouiner quelques phrases en français, échappera à l'appellation d'analphabète. Restituer notre passé, et le faire en notre langue, est donc aussi une manière de réhabiliter notre culture, et retrouver notre identité profonde.

Ecrire notre Histoire est une entreprise difficile. Car bien que l'oralité comme source soit dans la langue basaa, toutes les autres sources de cet ouvrage seront dans des langues européennes, les seules pour lesquelles nous avons des écrits valables. Par ailleurs, les sources orales de cette histoire sont très fortement corrompues. Le grand ethnologue et linguiste allemand Carl von Martius, écrivant sur les Indiens d'Amérique Latine, avait bien souligné l'immense difficulté de retracer l'histoire d'un peuple déjà fortement influencé par les Européens, constat qui s'applique facilement au contexte basaa : « Ce sont essentiellement deux idées que je me propose de développer plus précisément ici: la première, que l'entière humanité qui peuple le continent américain ne se trouve plus dans son état originel, primaire, mais qu'au contraire, elle se trouve